



CLASSIQUES
GARNIER

MICHEL (Pierre), « J.-P. Boon, *Montaigne Gentilhomme et Essayiste* », *Bulletin de la Société des amis de Montaigne Série V*, n° 1, 1972 – 1, p. 68-69

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-11816-9.p.0072](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-11816-9.p.0072)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1972. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

certain que Shakespeare lui-même a eu plus d'une fois recours au même procédé. Mais chez Montaigne, ces rapprochements verbaux se complètent souvent de rencontres sonores visiblement recherchées par l'auteur. Ce sont avant tout d'habiles allitérations ou de surprenantes paronomases, comme : « [la poésie] le *ravit* et *ravage* », I, xxxvii ; — « les larmes...ou *feintes* ou *peintes* », II, xi ; — ... « *tresinepte* et *tresinique* ». II, xxxvii ; — « tout ce qui *plaist* ne *paist* pas », III, xii, etc., etc. Mais le lecteur pourra relever aussi bien d'autres procédés phoniques — assonances, homéotéleutes, etc. — qui, pour être moins nombreux que les premiers, n'en sont pas moins, eux aussi, l'expression d'une technique bien arrêtée.

Les particularités du style de Montaigne ne s'arrêtent d'ailleurs pas là, comme l'observe avec raison M. Sayce. En effet, il existe dans son texte des phrases comportant parfois quatre ou cinq couples de mots de nature diverse (cf «... au titre de la *conference* et *communication* les devis *pointus* et *coupez* que *l'alegresse* et la *privauté* introduit entre les amis, *gossans* et *gaudissans* *plaisamment* et *vivement* les uns les autres ? » III, viii). Mais il s'en trouve d'autres qui sont construites, elles, avec des séries de trois, de quatre mots, ou même davantage. C'est ainsi que, dans l'*Apologie de Raymond Sebond*, de véritables énumérations d'abstractions ont été mises à profit par Montaigne en vue de renforcer un argument philosophique (cf. : «... nous avons pour nostre part *l'inconstance*, *l'irresolution*, *l'incertitude*, *le deuil*, *la superstition*, *la sollicitude des choses à venir*... etc., II, xii, éd. Thibaudet-M. Rat, p. 465), et qu'en d'autres endroits du livre, le même procédé a pu être appliqué pour former au contraire une liste d'éléments concrets, par exemple des traitements médicaux : «... tant de *puans breuvages*, *cauterés*, *incisions*, *suees*, *setons*, *dietes*... » (III, xiii, *op. cit.*, p. 1072).

Il y aurait sans doute bien d'autres choses à dire sur une question aussi délicate et nuancée, mais nous préférons nous en tenir à ces quelques aperçus d'une étude dont la lecture s'impose. On ne peut manquer effectivement d'apprécier à juste titre la valeur de la méthode suivie, la qualité des exemples retenus et surtout la pertinence des commentaires qui feront classer cette belle synthèse parmi les travaux les plus riches d'enseignements sur un des chapitres essentiels de la prose française au XVI^e siècle.

P. BONNET.

Jean-Pierre BOON, *Montaigne Gentilhomme et Essayiste*, « Encyclopédie Universitaire, éd. Universitaires, 115, rue du Cherche-Midi, Paris (6^e), 1971.

M. Jean-Pierre Boon n'ignore pas combien la critique universitaire est aujourd'hui malmenée. Aussi rappelle-t-il dans son introduction les limites d'une contestation qui ne facilite pas l'accès des chefs-d'œuvre. Qu'on le veuille ou non, aujourd'hui comme au XVI^e siècle, « *nous ne faisons que nous entregloser* », et la plupart du temps substituer un pédantisme à un autre. Ce préalable admis, il n'en est que

plus à l'aise pour faire revivre Montaigne en fonction de quelques lignes de force issues de son temps, de son milieu, de sa religion plutôt que de principes abstraits venus de lectures. La première partie présente le gentilhomme catholique sous trois aspects : le Fils de Gascogne, l'« Honneste » homme, la filiation entre religion et morale. Que Montaigne ait été noble et fier de sa noblesse, on l'oublie trop souvent. Et pourtant, aurait-il pu être maire de Bordeaux, succédant au Maréchal de Biron et précédant le Maréchal de Matignon, s'il n'avait appartenu à la noblesse d'épée ? Or l'antique adage « Noblesse oblige » impliquait tout un style de vie et un code moral, même si l'on n'avait pas lu le *Manuel* d'Épictète ou les *Pensées* de Marc-Aurèle. Envisagée de ce point de vue l'éternelle — et importante — querelle sur la religion de Montaigne perd de sa virulence. Le fait incontestable, c'est que Montaigne s'est comporté en gentilhomme catholique, sans que sa liberté de pensée s'en trouvât entravée. A la mairie de Bordeaux, à la Cour ou à l'Armée, il se conduisait comme le faisaient les meilleurs esprits du siècle. — La seconde partie montre le passage du gentilhomme à l'écrivain. Jean-Pierre Boon est persuadé que les premiers *Essais* ont été moins influencés par le stoïcisme livresque que par l'idéal du gentilhomme soldat et que, s'il y eut une évolution, ce qui paraît moins certain qu'à l'époque de Pierre Villey, celle-ci fut l'œuvre de l'écrivain plutôt que l'attrait exercé par tel ou tel système philosophique : « *On pourrait postuler que l'essayiste « s'assagit » au fur et à mesure que son livre « s'enrichit », qu'il devient un dossier de plus en plus varié des expériences de l'auteur. L'acte d'écrire possède d'ailleurs en lui-même une valeur heuristique non négligeable. Lié dans les Essais à la connaissance de soi-même, il a pu révéler à Montaigne les aspects multiples de sa personnalité. Vouloir réduire ce « pluralisme » à un problème d'évolution, figer la pensée de l'essayiste en des phases successives qui aboutissent finalement à un « état définitif », revient à appauvrir singulièrement une œuvre qui a jailli de la gamme infiniment variée de l'expérience humaine* » (p. 96). Les perspectives ouvertes par M. Jean-Pierre Boon ne manqueront pas d'intéresser les Montaignistes soit au niveau des professeurs, soit au niveau des étudiants, et plus généralement des lecteurs curieux et de bonne foi.

P. MICHEL.

Alfred GLAUSER, *Montaigne paradoxal*, 1 vol. de 156 pages, Paris, éd. Nizet, 1972.

M. Alfred Glauser est déjà connu par des ouvrages de qualité, notamment son *Rabelais créateur* (Nizet, 1966). Son *Montaigne paradoxal* est de la même veine, intelligente, hardie et brillante. Le manie-ment du paradoxe ne souffre ni la platitude, ni même la médiocrité, mais il risque de se désintégrer par l'excès ou, par amour du jeu, de tomber dans le verbalisme. La connaissance approfondie des *Essais* préserve M. Glauser de telles erreurs. Dès l'introduction, le lecteur est au centre du sujet : « *L'écriture des Essais est un premier para-*